

Lejeune (Rita) et Stiennon (Jacques). *La légende de Roland dans l'art du moyen-âge*

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Lejeune (Rita) et Stiennon (Jacques). *La légende de Roland dans l'art du moyen-âge*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 44, fasc. 3, 1966. Langues et littératures modernes - Moderne taal- en letterkunde. pp. 1032-1033;

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1966_num_44_3_2648_t1_1032_0000_1

Document généré le 28/06/2017

Lejeune (Rita) et Stiennon (Jacques). *La légende de Roland dans l'art du moyen âge.* Bruxelles, Éditions Arcada, 1966 ; 2 vol. in-4° reliés de 411 p. et LXIII planches en couleur et 400 pp. et 510 planches en noir (BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE, Publications exceptionnelles, n° 1).

Légende, et non pas seulement Chanson. Se fussent-ils bornés à réunir l'iconographie née en marge de la version d'Oxford, les deux auteurs auraient déjà entrepris une recherche difficile et obtenu des résultats intéressants. Constatant que l'histoire de Roland eut un rayonnement européen, ils ont voulu que leur enquête fût totale, portant à la fois sur tous les arts, — miniatures, sculptures, vitraux, gravures, fresques, tapisseries, monuments, — sur tous les pays et sur tous les épisodes, jusqu'à la canonisation de Roland et à la vénération de son épée et de son cor. Ils ont voulu aussi faire partager à leurs lecteurs la joie de leurs découvertes. Éclairées par de constantes confrontations avec les textes, d'admirables planches font vivre la légende dans sa fraîche et mobile nouveauté. Une impressionnante bibliographie permettra aux studieux de reprendre certaines questions.

Dû à la plus harmonieuse des collaborations, l'ouvrage révèle donc parallèlement un développement d'épisodes marginaux et leur utilisation par des artistes. Bien des motifs sculptés ou peints restés énigmatiques pour un Émile Mâle ont livré leur secret à une spécialiste de la littérature du moyen âge, laquelle, à la lumière de tel récit de chroniqueur, de telle miniature découverts par M. Stiennon, a pu éclairer un passage d'un poème. Le lecteur profite à la fois de la minutie et de l'ampleur de leur travail. Il voit grandir la légende comme un être vivant à mesure qu'il passe d'un pays à un autre pour demander à chaque cas douteux une confirmation à la Chanson elle-même ou à l'une de ses sœurs. Nous avons tous ri du dialogue de Valéry avec Gide : « Tu connais quelque chose de plus embêtant que l'*Illiade* ? — Oui, la *Chanson de Roland* ». Le livre nous donne à tous envie de relire le vieux poème, sûrs de le faire sans aucun ennui. Il nous apparaît ici, non comme un texte vénérable, mais comme une source jaillissante où ont bu des artistes et des écrivains de tout un univers.

Celui qui s'intéresse au sens secret des épisodes nés au cours de la prolifération légendaire (problème que les auteurs ne pouvaient songer à étudier) inscrira quelques remarques dans les marges de ces deux volumes. Y abondent des éléments archaïques qui figurent ailleurs, dans le légendaire ou le folklore des autres peuples. Mais ils sont ici rarement développés. Le héros mythique est soumis dès sa naissance à des épreuves d'où il sort victorieux, grandi à chaque coup à la fois par sa vaillance et par la protection des dieux. Des enjolivements de ce genre apparaissent dans les *Enfances Roland* (p. 154) ; ils vont dans la bonne direction mythologique, mais ils tournent court. On peut en dire autant de la tradition qui fait naître Roland d'un amour incestueux de Charlemagne pour sa sœur Gisèle ; le thème apparaît également

dans l'histoire du pape Grégoire le Grand, mais avec une élaboration romanesque beaucoup plus poussée. Le perfide Ganelon, dit la Chronique du pseudo-Turpin, suggéra aux rois de Saragosse d'envoyer à Charles du vin capiteux et de trop belles esclaves, de quoi les Francs abusèrent si bien qu'ils se firent battre à Roncevaux (p. 45). Ces cadeaux néfastes jouent un grand rôle dans l'iconographie. Or, dans les légendes, les présents ont souvent, en soi, une vertu maléfique. Ajax et Hector échangent des armes ; Hector tombe de son char en se prenant les pieds dans le baudrier d'Ajax ; Ajax se tue avec l'épée qu'il a reçue d'Hector. Marcel Mauss et Louis Gernet ont défini le caractère contraignant et par conséquent dangereux du don dans des sociétés anciennes et modernes. Sous la version qui inculpe Ganelon, on en devine une autre, qui peut-être ne fut jamais écrite, où les objets envoyés par les infidèles agissaient, si l'on peut dire, par eux-mêmes. Les lances fleuries (p. 171) désignent les guerriers qui le soir même iront en paradis. Dans l'histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, dans celle du mariage de la Vierge telle que la traitèrent Pérugin et Raphaël, le bâton fleurissant marque aussi une élection, mais dans le sens d'une victoire. Le gauchissement du thème est assez curieux. Quant aux statues géantes qui, dans certaines villes allemandes, sont supposées représenter Roland, elles posent un problème très complexe : quelle fut leur signification primitive ? comment en vinrent-elles à être désignées du nom du héros franc ? Où et pourquoi apparut la première désignation ?

Rappelons enfin que Roland, au dire de Don Quichotte (II, 32) était invulnérable, sauf à la plante du pied gauche ; « aussi, quand Bernard de Carpio le tua à Roncevaux, voyant qu'il ne pouvait le percer avec le fer, il l'enleva dans ses bras et l'étouffa ». Curieuses superpositions. Achille et Sinfjötli dans la *Völsungasaga* ont le pied vulnérable ; Héraclès tue en l'étouffant l'invulnérable lion de Némée. L'invulnérabilité, dans les contes, n'existe que pour être déjouée : y eut-il une version où Roland était tué d'une blessure au pied ? Don Quichotte doit avoir pris cette histoire dans un roman de chevalerie dont l'auteur avait plus d'imagination que de sens mythologique. Nos auteurs, au surplus, ont arrêté leur enquête aux environs de 1530. Avec raison. Les variations ultérieures ne concernent plus le problème central de leur étude, celui de la création artistique. — Marie DELCOURT.

Hogue (Helen H. S.). *Of changes in Benjamin Constant's Books on Religions.* Genève, Droz, 1964 ; un vol. in-8°, 100 pp.

Dans sa préface, Miss Hogue explique comment son ouvrage est né de la volonté d'étudier « les effets littéraires des obsessions de Benjamin Constant » à travers les pages de ses *Journaux intimes*. Parmi les « obsessions » — à savoir, les occupations que Constant trouva plus commode de désigner par un code chiffré dans son Journal abrégé (22 janvier 1804 — 27 décembre 1807) — il apparut immédiatement que le « travail », qui est désigné par un 4, occupait de loin la place d'honneur. Il était non moins évident que ce 4 se rapportait